

Je ne me livrerai point à un romantique détail des sites, des beautés pittoresques qu'on rencontre ici à chaque pas, des rivières majestueuses qui arrosent ce sol couvert de tant de richesses ; des immenses forêts qui l'ombragent, un plume qui te semblerait exagérer serait bien loin de la réalité. Je te parlerai seulement du peuple extraordinaire qui habite et des douces sensations que j'éprouvai sans cesse chez lui.

Imagine deux populations bien distinctes qui se sont mêlées sans se confondre, qui parlent les deux langues des deux premières nations de la terre et tu concevras ce que pourra faire un peuple semblable, dès qu'une éducation bien entendue aura fait fructifier les germes de supériorité qu'il tient respectivement de ses ancêtres, dès qu'il pourra se faire connaître aux autres nations.

La partie anglaise de la population parle mieux sa langue qu'on ne le fait en général en Angleterre ; elle a conservé l'esprit d'entreprise, de persévérance, de nationalité qui fait l'orgueil de sa première patrie.

La portion française a conservé ce type si reconnaissable de gaieté, d'intelligence, de bonté qui laisse tant d'agréables souvenirs chez ceux qui ont une fois visité notre belle France ; et si les forêts, le climat, la grandeur de la nature te rappelait point qu'on est sur le continent américain on se croirait au milieu des excellents habitans des campagnes de notre Normandie. Les usages, les superstitions mêmes des Canadiens sont encore à peu d'exceptions près les mêmes qu'on peut observer chez nos vieillards. Nos anciennes chansons populaires sont ici dans la bouche de tous les enfans.

Tu desirais connaître sans doute comment je fus accueilli sous le rapport artistique ; je te dirai mon ami que la réception que toutes les classes m'ont faite ne me laisse rien à désirer ; du moins c'est ainsi que j'ai la douce vanité de traduire les témoignages de véritable affection dont on m'a comblé de toutes parts.

A propos, ce pauvre fou de Vattemare n'est pas si bien reçu que moi dans cette ville, et ses théories pour lesquelles il se donne tant de tourment ne rencontrent point toute la sympathie qu'il attendait ; la singularité du contraste ne fait gémir malgré moi sur la folie des hommes. Je vois ce pauvre Vattemare chercher à répandre des institutions qui procureraient d'immenses avantages à ceux qui les accepteraient ; il ne demande absolument rien pour lui-même, il dépense au contraire tout ce qu'il possède pour le bien de l'ingrate humanité. Eh bien, c'est à peine si on veut l'entendre ; il est rebûté, éconduit, et voit ses démarches perdues. Tandis que moi, qui me fais payer cher pour faire mille mauseries, je ne puis suffire à tout le monde ; on me chérit, on me fête, on me court ; je n'ai qu'à parler, l'argent et les bravos pleuvent sur moi. Tu conçois bien, mon ami, que je ne puis voir tout cela d'un air indifférent. Aussi ai-je pris en pitié mon ami Vattemare et lui ai-je ouvert une bourse où il puisse sans façon. Entre nous, du train où il y'a c'est tout au plus si je puis y suffire. Néanmoins s'il peut réussir dans ses entreprises je ne t'gratterai point l'aide que je lui aurai prêtée.

Adieu, mon ami, la présente lettre est probablement la dernière que je t'adresserai d'ici et si je la termine sans regret, c'est dans l'espoir de pouvoir bientôt communiquer moi-même tout ce que j'ai éprouvé, (le cœur seul peut le dire) au milieu de ce bon peuple canadien chez qui j'ai trouvé non point de curieux étrangers, mais des frères, des amis avec lesquels il me semblait renouveler une vie après une longue absence.

Ton ami

ALEXANDRE.